

Sa scène primitive

Pourquoi dans la vie quotidienne le récit d'un rêve de l'autre est-il en général si ennuyeux, voire agaçant s'il insiste à *exhiber* sa petite affaire, laquelle n'est pas simplement *intime* car de ça on pourrait en avoir la curiosité mais plutôt *extime*: pas même lui-même dont on pourrait s'approprier des particularités cachées mais l'autre en lui qu'il ignore et qui fait énigme de sa singularité de sujet? Sa petite histoire sans queue ni tête, comme on dit sans trop réfléchir à ce qui s'y *mord moi le noeud*, on ressent que c'est son affaire à lui d'en jouir pour le meilleur de sa délectation à faire durer ou le pire de son angoisse à faire cesser. Or la jouissance de l'autre sujet, pour le moins ça indiffère, quand ça n'irrite pas le poil de se sentir à ce point exclu, jusqu'à en exclure l'autre de son champ, en l'amorce d'une haine qui fait tous les racismes. Y aurait-il alors un racisme anti-rêveurs, le plus extensif de tous car il concerne tous les autres sauf moi; sinon le plus violent car il est plus facile de rendre à son insignifiance de « n'importe quoi » cette brume du matin dont l'autre est censé couvrir une identité reconnaissable?

Mais le rêve de l'autre cesse d'être inconvenant dès qu'il y a une part d'amour entre d'eux, c'est-dire un enjeu de savoir (s'avoir/ça-voir). Alors le récitant du rêve peut sortir de la stase de jouissance imposée où sa solitude le confine et *l'adresser* à un autre sujet supposé savoir l'aider à en dérouler le texte déconcertant et à le mettre au gril du déchiffrage. Les amoureux le savent bien qui en font jeu sinon production. L'amour de transfert analytique y engage explicitement puisque la règle qui préside à cette mise en Autre scène est d'en produire une énonciation à la faveur d'une narration qui en dépose les dits auprès de l'analyste et fait le rêve avoir été écrit.

Cette matière littérale constitue le matériau d'un travail dont les moyens autant que le résultat sont justement ce que Richard Abibon dans son « retour à Freud » nous propose de remettre sur le métier, sachant que malgré les indications de Lacan dans son retour initial à Freud qui privilégie dans ses références *La science des rêves* (avec *Le mot d'esprit* et *La psychopathologie de la vie quotidienne*), le mouvement analytique semble avoir un peu perdu le tranchant de ce départ. Comme si les rêves, de « voie royale vers l'inconscient » étaient tombés un peu dans le lot commun des manifestations de l'inconscient notables dans la cure, du moins si l'on en croit le moindre intérêt qu'ils soulèvent dans la littérature analytique censée faire reflet de la pratique.

On peut au moins supposer que les analystes restent friands des rêves de leurs analysants. C'est ce dont je peux pour ma part témoigner, restant à en départager ce qui, dans cet amour pour les rêves des analysants, est constitutif d'un désir de l'analyste décisif pour que l'analysant y trouvant une adresse en produise la textualité et en travaille la signification, et ce qui dans cette attente d'une nourriture « analytique » alimenterait une voracité de l'analyste en manque et trop prompt à s'en faire l'objet d'interprétations le mettant lui-même hors jeu.

C'est d'abord sur ce point décisif que R. Abibon engage la pointe de son propos dans le tryptique de ses trois derniers livres (*Le rêve de l'analyste*, *Les toiles des rêves*, et celui qui nous retient aujourd'hui: *Ma scène primitive*) : comme l'a avancé Freud, *l'interprétation du rêve de l'analysant lui appartient* et personne, l'analyste encore moins qu'un autre, ne saurait dire à sa place ce qu'il « signifie ». Ce qui confirme l'intuition du tout venant que le rêve de l'autre lui renvoie son altérité radicale (à l'instar du fou peut-être), à ceci près que là où le quidam éprouve comme une violence plus ou moins larvée cette dérobade à ce qui chez l'autre pouvait en faire un semblable, l'analyste est censé assumer voire désirer une telle manifestation de son altérité. A commencer par ne pas lui opposer une violence de l'interprétation qui le supposerait jouir d'un savoir approprié à son objet donc s'appropriant le sujet, et ceci, même si celui-ci, dans un premier élan, le demande.

Or la raison d'une telle retenue éthique n'est pas seulement qu'on sait d'expérience (freudienne pour commencer) qu'il ne suffit pas, au contraire, de délivrer la vérité qu'on suppose avoir dévoilée pour que le sujet la fasse sienne (il y résistera plutôt) et qu'il faudrait donc attendre qu'il la découvre de lui-même; une telle raison laisse intacte la supposition de savoir et ramène le maniement du transfert à une manipulation pédagogique. La raison décisive en est que c'est à l'analysant, tel Freud dans la *Traumdeutung*, de faire trouvaille, trou qui vaille interprétation de ses rêves, car l'analyste n'en sait rien qui fasse signification pour lui l'analysant, à savoir qui lui permette d'advenir comme sujet parlant là où ça aura été écrit de sa nuit à son insu. Nulle autre lampe que celle qu'il tient au gré de ses associations qui en revisiteront au réveil les traces d'ombre, car c'est de ce qu'il la tienne de sa main que ses lignes d'erreurs trouveront l'occasion de se recouper et qu'il s'en fera une orientation. Cette prise de position radicale que Freud lui-même *semble* (je dis bien semble) n'avoir pas toujours suivie quand il recourt aux rêves dits « typiques » et à un certain symbolisme universel, Abibon en fait un axiome intangible, pierre d'angle incontournable de sa pratique.

Le problème est alors de déterminer la fonction de l'analyste: n'offrira-t-il aux balbutiements de l'analysant que la passivité d'un non dire, au risque d'élever la maîtrise à l'absolu d'un silence de mort...? On connaît, au moins indirectement par exemple par les analysants qui nous en reviennent pour une nouvelle tranche, de ces analystes hyper-lacaniens qui ne rompent leur mutisme que pour déclarer la séance terminée, courte de préférence, et qui n'en vont pas moins éventuellement faire cas de leurs patients pour fonder leur théorisation. Ce n'est évidemment pas l'option de R. Abibon qui au contraire opère un retournement décisif: freudien radical, il prélève dans l'océan des dires foisonnants de Lacan l'aphorisme selon lequel *la résistance est le fait de l'analyste*, indication qu'il s'emploie alors à prendre à la lettre sans concession et à en tirer toutes les conséquences. D'où le travail spécifique et exigeant de celui qui est dans la cure en position de l'analyste, qui consiste d'abord et avant tout à analyser ce qui dans son écoute peut faire résistance au laisser dire de l'autre, ce qui revient à insister sur la tâche analysante qui lui revient en propre. Sur le principe, cette exigence n'est pas nouvelle: au delà du *requisit* d'une analyse personnelle conduite jusqu'à la dite « didactique », il est clair tout de même pour tout analyste un peu conséquent que son analyse se poursuit au-delà de la cure et de la passe à l'analyste, non seulement parce qu'il sait qu'elle est interminable mais parce que le travail de ses analysants ne cesse d'entamer toutes les assurances qu'il peut contracter et de faire remettre cent fois sur le métier les fils d'ombre de son inconscient.

Mais l'originalité de RA est double. D'une part, elle est d'en rappeler et souligner l'actualité pour ne pas la réduire à un travail dit clinique où l'analysant est d'abord l'autre, soi-même n'y étant en question que secondairement, relativement à lui : même si le ressort en est fourni par ce qui des autres qu'on reçoit nous touche, il s'agit de soi-même comme analysant *parlant de soi*, ne rien faire de ses propres formations de l'inconscient revenant à entraver le travail dans la cure. D'autre part, il privilégie absolument la voie royale des rêves, ceux des analysants qu'il écoute, mais aussi et d'abord ceux du sujet en place d'analyste dans l'institution de la cure, en tant que ceux-ci font écho à ceux-là, soit directement en ce qu'ils mettent en scène ce qui a pu venir de l'autre dans la séance, ne serait-ce que son nom ou personnage, soit indirectement en ce que le rêve de l'analyste aura été provoqué par ce qui dans la séance a re-mobilisé de sa problématique personnelle. Dans tous les cas, l'enjeu est non seulement de ne pas d'interpréter le rêve de l'autre à sa place mais de s'y mettre à son propre compte, de ne pas se dérober à la tâche continuée d'interpréter ses propres rêves. Et d'autant plus qu'ayant lieu au décours des séances qui font le quotidien de l'analyste, ils porteront la marque nécessairement de ce qui aura été entendu, et qu'il la mettra à l'épreuve sur lui-même plutôt que de croire l'avoir compris chez l'autre. Il lui revient donc de les travailler pour prendre acte de ce qu'il en aura été entamé, au lieu de lui opposer son propre refoulement.

Cette exigence d'interpréter ses propres rêves en « *parlant de soi* », qu'il présente comme un retour salutaire et confraternel à Freud en rupture avec ce qu'il dénonce comme des errances intellectualistes chez Lacan et maints de ses suivants, il ose depuis ses deux derniers livres la mettre effectivement *en oeuvre*. Mais *le petit dernier* va jusqu'au bout de la démarche. Là où les *deux ainés*, *Le rêve de l'analyste* et *Les toiles des rêves*, exposaient la signification de ses délires nocturnes au regard d'un tiers explicite - les paroles de ses analysants dont ils font résonance pour le premier, la figuration picturale qui les métaphorisent pour le second - ce dernier livre, tout en ne perdant pas de vue la position de l'analyste, mène le travail d'interprétation pour lui-même, en tant qu'analysant à part entière. Et du coup, cela introduit une nouvelle problématique, celle de l'articulation du rêve considéré en tant que tel comme un *délire*, avec la configuration du *fantasme*. Le titre même (*Ma scène primitive*) en témoigne explicitement. Et il apparaît au fil du livre que cette élaboration de la signification de ses rêves revient en dernier ressort à construire *son fantasme*, restant à déterminer comment la *construction* vaudra *traversée* et surtout comment cette élucidation peut *opérer* dans la direction de la cure. Questions que nous reprendrons plus loin.

Ce qui permet cette nouvelle inflexion, c'est, au delà de l'accueil contingent d'un rêve ou un autre, la prise en compte sur la durée¹ d'une pluralité de textes oniriques, une bonne vingtaine, qui en viennent à *s'interlocuter* au gré des associations interprétantes, jusqu'à constituer sinon un seul rêve², du moins un *jeu* déterminé de variations figuratives dont se dessinent en creux certaines *règles*, celles qui président au *déplacement* du *Je*, le sujet en question, et qui en orientent le parcours dans le temps même de son analyse où il s'en donne les repères subjectifs. S'élabore ainsi une sorte de vérité à laquelle *tient* le sujet, non au sens où il la tiendrait a priori pour « vraie », c'est-à-dire valable comme telle pour d'autres que lui, mais au sens où c'est de ce fictionnement qu'il *se tient* pour sa part comme sujet. Sa vérité fantasmatique donc, indissociablement *vérité du fantasme* qui structure sa prise sur la réalité en partageant un « dedans » et un « dehors », et *fantasme de la vérité* par où il tente de cerner l'énigme de sa venue au jour d'être parlant, scandée par ces temps d'émergence qui ne vont pas structurellement sans impossible à dire, au moins quatre, en repère-t-il pour son compte : la conception, la naissance, la castration, la nomination...

Via les associations libres dont les recouplements engendrent une signification mouvante qui trace des contours d'écriture aux figurations délirantes du texte onirique, l'interprétation de ses rêves s'oriente donc irrésistiblement vers la construction de scènes originaires du sujet dont l'enjeu est de le faire passer de *là où ça était subi passivement* comme une violence (au moins imaginaire) dont il n'y aurait que des traces incernables³, à sa reprise *active* par la *mise en scène* de ces mythes intimes, par où *je peut advenir* comme parlant en son nom.

Le grand intérêt de ce livre qui peut se lire comme un polar, est de permettre de suivre l'erre, réglée métaphoriquement, de ce mouvement de dire qui va d'un fantasme de « séduction » à celui d'une scène primitive que le premier voilait⁴. Plus précisément, la quête prend son départ du soupçon d'une scène de viol par les frères ainés induit par certains rêves, en passe par le souvenir de lavements répétés imposés par la mère qui prend à son tour valeur de viol, en vient à la conviction d'avoir assisté *infans* à une scène d'amour des parents qui se reconstruit par identification à la mère

1 Comme pourrait l'être le temps d'une cure, au moins une « tranche » comme on dit, puisqu'il est beaucoup question de « coupures » dans la théorisation de R. Abibon.

2 La fantaisie hétéroclite de leurs rébus ne se laisse évidemment pas enclore dans une textualité consistante.

3 *Ma scène primitive* p.147: « *A mon sens, toute zone représentée désorientée renvoie à une scène primitive dont je n'ai aucun souvenir, tout en ayant accès à des traces décelables au fond des écritures de rêves* ».

4 Idem p 177: « *Si c'était moi, ce n'était donc pas mon frère... en filigrane, derrière l'interprétation du viol par un frère, le parcours onirique m'a permis de cerner une inscription bien plus archaïque. Je suis dans la voiture enflumée de sommeil, c'est-à-dire dans mon petit lit d'enfance, au pied du lit de mes parents* »

comme un viol du père, et se conclut, au delà de ces fictions dont on ne peut finalement décider de la réalité (le *non licet* freudien), par la formulation d'un viol structurel, la « pénétration » incontournable de *l'infans* par le langage qui lui sera venu de l'Autre, aboutissement qui vaudrait cette fois universellement¹. Pour résumer, le parcours singulier de l'analysant de ses rêves au travers des figures oedipiennes dont son travail de déchiffrement produit la signification phallique, *débouche* sur l'élaboration de *son* fantasme, et *s'achève* par le dévoilement de LA structure (il n'y en a qu'une, celle du langage, oedipienne forcément) qui constitue l'invariant formel dont chaque sujet réalise une variation, ou plutôt dont chaque sujet se réalise dans une variation (une « *varité* » comme dit l'Autre bien connu comme Trésor des néologismes) et dont il pourra se nommer en propre: à chacun sa castration!

Reprendons la démarche dans un dernier tour en usant de certains des outils topologiques que Richard sort de sa boîte à bijoux personnelle qui en contient d'ailleurs bien d'autres, et des plus brillants. Le rêve tel que son *texte manifeste* s'impose en surgissant au réveil et se déploie dans sa narration, est considéré comme un *délire*, que R.Abibon écrit topologiquement² comme un noeud de trèfle (à une consistance), temps qu'il n'hésite pas à appeler *psychotique* dont n'importe quel sujet peut connaître la tentative pour chiffrer un dire qui n'aurait pas trouvé de sujet pour *se dire* (appelons ça « l'inconscient »); il le connaît ordinairement au sortir de ses nuits, comme il peut le connaître occasionnellement au jour dans certaines hallucinations (R.Abibon nous en raconte une pour sa part), ou le connaître de façon beaucoup plus massive comme certains dits-psychotiques. Quoi qu'il en soit de cette façon de dire qui pourrait engager une autre discussion, le travail d'interprétation dont il nous est donné ici un exemple précis en produit, en vertu d'un usage décomplexé de l'opérateur phallique (Y'a/y'a pas) un déchiffrement à la faveur duquel le sujet « écrit » un nouveau « *texte* », celui complexe des représentations fantasmatisques où il trouve à la fois de quoi faire le tour des énigmes de son existence (de sa conception, de sa naissance, de son identité sexuée, de sa mort...), donc les « *cadrer* », et de s'en tenir comme sujet parlant; ce qui revient à se « *dé-sidérer* » du désastre, « *qui en tant que fondement avait déterminé un destin* », « *à cesser de rester accroché à cet astre* (de mort, ce soleil noir) », et, de « *la perte de l'objet primitif de cette scène* »³, en dessiner le champ du désir . Manière de dire qui, entre parenthèses, permet d'entendre comment le magnifique film de Lars Von Trier qui vient de sortir, *Melancholia*, concerne au plus près les enjeux d'une analyse... En termes topologiques, ce travail de « *fantasmatisation* » du rêve peut s'écrire comme un noeud dit de Whitehead, à deux consistances dont un rond simple et un noeud de trèfle, enlacés. Où l'on retrouve la formule algébrisée du fantasme, [Sbarré-poinçon-petit a], qui écrit le support du désir et où le poinçon écrit à la fois l'aliénation et la séparation dans leur imbrication.

En effet, c'est la question décisive que RA pose à la fin de son livre et qui touche à celle de la fin de l'analyse elle-même: dans cette configuration d'enlacement, le sujet analysant a bien élaboré son fantasme mais il reste *pris dedans*, ce qui peut se traduire concrètement par le fait de croire

1 Idem p 162: « ...*Quelle Chose? Le sexe maternel, qui reste insaisissable depuis l'origine, au point de constituer le refoulement origininaire...* Oui c'est ma mère qui a joué de l'effraction Mais je crois que dans le fond ceci ne donne qu'une imaginarisation après coup (quoique bien présente dans mon souvenir de l'effraction du signifiant dans ce qui n'est pas encore » moi »... c'est bien la parole qui me rentre par derrière c'est-à-dire sans me demander mon avis. C'est logique: on parle d'abord nous en notre présence, souvent sans s'adresser à nous; la parole nous prend en objet de sa signification, c'est-à-dire objet de sa jouissance... »

2 Cette présentation, je la reprends en fait du livre précédent *Les toiles des rêves*. A la fin de ce livre-ci, on trouve une autre écriture topologique, qui prend un autre départ: de l'enlacement « incestueux » de deux tores . Mais il ne me semble pas qu'elles se contredisent, et cette présentation convient mieux au fil que mon propos se contente ici de tirer.

3 Enoncés extraits de *Ma scène primitive*, p.202.

avoir retrouvé enfin la scène originelle qui vaudrait alors comme cause dévoilée de sa destinée, et ferait de l'analyse aboutie un « retour aux origines » touchant au sol de « réalité » dernière dont le savoir serait établi en vérité; une vérité payée du prix de l'aliénation du sujet aux énoncés même de son récit dont il est l'objet, donc encore victime de l'Autre, fût-il consentant désormais. RA décèle dans le *non licet* que Freud finit par proférer après avoir vainement tenté d'établir la réalité de la SP de l'homme aux loups, le coup de ciseaux dans la crédulité qui permet au sujet de s'affranchir de son propre texte où il reste un personnage; ou si l'on veut, de sortir de l'écran comme dans *La rose pourpre du Caire* de Woody Allen! Ce qui ne va pas sans la mise en place du Nom-du-Père dont s'assure en retour la fonction phallique à l'oeuvre depuis le début du travail, quitte à lui donner une consistance mythique qui nous vaut les 2 mythes freudiens puis le » roman historique » du Moïse¹.

Topologiquement , cet « achèvement » revient à « réaliser » le noeud borroméen à trois consistances dont R.Abibon nous dit qu'il accomplit l'analyse, à condition toutefois d'un pas de plus encore qui consiste à l' « écrire », le mettre à plat, de sorte d'en « *dissoudre la jouissance* », et que le sujet puisse se dire: « *Scène primitive? Viol? Au fond tout cela n'est que ce que j'en dis à quelqu'un qui l'a entendu...Au fond ce n'est que mon dire mais, parce que c'est le mien, c'est mon dire qui effectivement m'engendre comme sujet...Ca peut dire la fin du mythe d'un viol qui a été posé au fondement du traumatisme. Ca peut dire aussi la reconnaissance d'un viol effectif que la famille a toujours voulu tenir secret. Peu importe si c'est le dit du sujet qui se reconnaît comme tel, accueilli comme tel par le psychanalyste...Un dire, façon de reprendre par l'activité la pénétration passive par le langage: façon de faire du fors-da* »²...Disons à notre tour d'un autre langage: affranchissement du sujet *dans* sa détermination, retour au fondement sans fond du sujet d'où il peut revenir par un *retournement* dont il peut seul répondre et qui, s'il le laisse entamé d'un point de savoir, l'autorise à signer son parcours et à en reprendre son élan: « *Enfin ça va pouvoir commencer* » disent les derniers mots du livre. Bref, ayant dit, le sujet peut prendre ses aises...

Ce qu'il appelle *l'achèvement* de l'écheveau du fantasme peut se dire *traversée*. Le choix des mots n'est pas neutre, comme toujours, car il engage une certaine théorisation qui peut se discuter dans le détail. Discussion pas sans jouis'sens « intellectuelle » qui après tout n'est d'ailleurs pas forcément à décliner, mais pas sans difficultés pour y départager un combat où chacun voudrait imposer sa langue à l'autre, d'une rencontre où le détour par l'autre permet à chacun de se dé-ranger. Mais laissons là: ce qui importe, pour suivre bien volontiers l'exigence de R.Abibon hautement affirmée de *ne rien dire qui ne s'appuie sur la pratique analytique*, c'est d'interroger la démarche qu'il nous propose ici sur sa vertu de rendre compte de l'expérience analytique elle-même.

Il y a dans ce livre, donné à lire par qui s'en trouvera, une belle tranche d'analyse. Pas question d'en discuter la pertinence puisque cela « *lui appartient* », selon l'axiome de l'analysant: les associations sont « vraies » puisqu'elles lui sont venues, à commencer par le rêve lui-même qui se raconte comme il s'impose. C'est vrai (que) c'est dit, selon la règle fondamentale de se faire dupe de ce qui vient au dire, et que l'analyste accueille de ses « oui », qui ne valent pas certification des propos mais acte pris de leur dire. Les convictions intimes ne se réfutent pas, elles s'exposent à *l'Enstellung* du mouvement de dire qui se poursuit. Il ne resterait alors qu'à accueillir « *sa scène primitive* », à prendre acte de son élaboration. Et à notre tour, à se mettre à « parler de soi », de ses rêves d'abord, de manière à l'entendre mieux sans se hâter de le comprendre en projetant sur l'autre ses propres constructions. Il me resterait maintenant à vous parler de *mes* rêves, à écrire à mon tour « ma scène primitive »...

1 Avant que Lacan s'efforce de le logiciser, puis topologiser

2 *Ma scène primitive* p 214,215

...

Non bien sûr... Nous n'avons pas affaire à un analysant sur le divan: c'est un livre! Et nous n'avons pas non plus affaire à un analysant qui dans l'après coup de sa cure fait texte de son expérience, par exemple sous forme plus ou moins romancée, comme il y a en déjà eu, parfois très intéressants. Il ne s'agit pas que d'un témoignage, qui pourrait par exemple donner à qui en ignore tout, une idée particulièrement juste et nourrie d'une telle aventure; il s'agit ici d'un analyste, en fonction encore. Et R.Abibon lui-même ne l'oublie pas qui fait virer son exposition à un exposé, visant pour le moins à faire exemple de son « cas », à produire ce que j'appellerai un « effet théorique », à savoir proposer une démarche qui lui semble plus appropriée à ce qu'il convient de faire quand on est en position d'analyste pour des analysants en cure. En tant qu'il donne à lire un texte, il fait appel aux collègues ses « frères », ceux dont il souhaiterait qu'ils fassent fassent écho à son juste dire, et retrouvent avec lui l'exemple du grand frère mort, Freud pour commencer!...Pour tuer le père Lacan qu'il aurait trop adoré? Pour aller au delà des rivalités d'école et de tous ces faux frères qui l'auraient violenté?..

Trêve d'analyse sauvage et de polémique stérile, je me poserai 3 questions enchaînées sur ce « parler de soi » comme ressort essentiel de la pratique analytique. On peut les formuler en toute première approximation de la manière suivante, en allant de la plus triviale à la plus déterminante:

Le travail de l'analyste se réduit-il à se faire co-analysant de son analysant?

L'analyse continuée de l'analyste serait-elle une variété d'auto-analyse?

L'analyse du sujet en place d'analyste pour un autre est-elle l'analyse de l'analyste en fonction dans la cure?

Ces trois interrogations reviennent, comme on le verra, à questionner ce qui est *opérant*, dans une cure, à approcher cette énigme insistante dans notre pratique: en quoi la *présence* de l'analyste est-elle nécessaire et en quoi son *acte* peut-il être opérant pour que la tâche analysante, de l'interprétation des rêves à la traversée du fantasme, *ait lieu*?

1- On l'a déjà dit, il est indiscutable que l'écoute d'un analysant commande de se nettoyer l'ouïe sans répit. R.Abibon n'a que trop raison de le rappeler et de le mettre en oeuvre avec la rigueur et la vigueur qu'on lui reconnaît. Mais comment cela produit-il concrètement ses effets sur les analysants, au delà de l'affirmation de principe que d'avoir travaillé de son côté ses formations de l'inconscient donne champ plus libre à l'autre de le faire? Le livre ne dit rien sur cet aspect de la pratique, les précédents guère plus, sinon quelques aperçus où l'analyste semble tirer de son analyse de quoi poser certaines questions qui peuvent orienter le travail, et dont on discerne mal si elles n'ont pas valeur de suggestions. En tout cas, il semble clair que, sauf exceptions non exclues, il ne fait pas part de son « cas » à l'analysant: la « co-analyse » ne tourne pas à « l'analyse mutuelle » comme chez Ferenczi.

Pourtant, cette analyse est publiée, donc hautement susceptible d'être lue par des analysants actuels passés ou futurs. Il y a là un acte qui change la donne, et dément de fait le principe qui ramènerait l'analyse des résistances de l'analyse à un curage de son oreille: elle peut dans sa texture très personnelle même intervenir auprès de l'analysant. Il ne s'agit pas de s'en scandaliser pour le principe au nom d'une norme a priori quelconque, mais de s'aviser que *le fait même d'écrire* au point de *donner à lire* produit une situation nouvelle dont le livre dans son contenu ne tient pas compte, un dire qui s'oublie dans ce qu'il dit, et dont les effets sont pour le moins à interroger: comment intégrer dans cette pratique (avec l'analysant) la reconnaissance de l'acte supplémentaire en quoi consiste cette production d'un écrit de l'analyse de son analyste susceptible d'être lu? Comment ne pas faire de l'autre, l'analysant, le prétexte à poursuivre son analyse interminable voire sa propre cure interminée? Comment ne pas s'en servir d'analyste sauvage, et résoudre la dissymétrie du

transfert en symétrie d'analyse mutuelle? Et n'est-ce pas une façon de tout rabattre sur « l'analyse personnelle », évacuant toute référence didactique, non seulement le leurre d'une analyse didactique spécifique telle que critiquée à l'IPA par Lacan, mais cet effet reconnu par lui d'une analyse « *qui aura été didactique* » c'est-à-dire la pointe d'une fin d'analyse qui débouche sur la passe à l'analyste? L'argument du précédent freudien dans la *Traumdeutung* oublie de mentionner que si l'initiateur du mouvement analytique a exposé certains de ces rêves, en attribuant d'ailleurs d'autres à d'autres, leur analyse, comme R. Abibon le remarque lui-même, était très censurée notamment sur la question sexuelle, qui n'est pas rien dans l'affaire, et il ne les a pas systématiquement rassemblés pour un déchiffrement valant tranche d'analyse et élaboration du fantasme...

2- Analyse de soi, soit! Mais d'où vient la possibilité d'un tel travail d'analyse? A qui s'adressent ces rêves? A défaut d'un sujet supposé savoir localisé dans la présence d'un analyste en titre, de quel Autre en revient le message? L'analyse de ses rêves, la production de leur signification et la fantasmatisation qui en résulte, dont on n'a pas à discuter le contenu particulier, s'est-elle faite spontanément? Où l'analyse des rêves prend-elle ses moyens, ses critères, sa « théorie »?

Penser, comme il lui arrive de l'écrire, qu'il *déduit* de ses propres rêves, de leur immanence textuelle¹, les critères mêmes de leur lecture, et que sa théorie vient de sa pratique elle-même contrairement à ceux qu'il dénonce comme « intellectuels », n'est-ce pas un peu vite dit? De fait, on peut lire dans son livre comment il s'y prend pour élucider le texte manifeste. Il s'effectue tout un travail intellectuel spécifique et qui prend son matériau à d'autres, Lacan singulièrement, y compris à le trier de façon polémique et à mettre au point une topologie originale et subtile comme sa théorie de la dimension ou son usage de la mise à plat de la BM à trois torsions qui commande en retour le travail analytique dit personnel en orientant l'interprétation et la traversée du fantasme. Il existe en outre à l'œuvre dans l'analyse des rêves des outils qui eux sont repris sans examen ni même peut-être claire conscience car considérés comme « évidents » comme par exemple un usage proliférant du terme de phallus qui garde de fortes attaches avec la conception « freudobonapartiste » (Marie), laquelle enracine son efficace interprétatif dans la perception insoutenable du manque de pénis de la mère, voire de la femme. La question ici n'est pas de discuter de sa pertinence dans cette cure et même dans beaucoup d'autres, mais, comme toute « grille interprétative », de reconnaître son statut de théorie qui informe l'interprétation elle-même. Ce n'est pas *dans* le rêve qu'il va le chercher, c'est *avec* ça qu'il va chercher le rêve pour en produire une signification déterminée.

R. Abibon n'y souscrit d'ailleurs pas simplement, ce qui le ferait derridien, Mais il hésite entre l'affirmation qu'il ne le doit qu'à lui-même l'élaborant sous la poussée de ses rêves, déniant ainsi qu'il en reçoit tout de même le matériau de la topologie lacanienne ou de la théorie freudobonapartiste même et surtout s'il les remanie de façon très inventive, et l'aveu (à la fin de *Les toiles du rêve*) que l'énigme de cette articulation « *reste à travailler* ». Ce qui me fait dire que l'intérêt de son dernier livre (pour ne retenir que ce dernier) est de nous exposer non seulement comment Richard Abibon élabore son fantasme de scène primitive, sa vérité subjective d'analysant Abibon et qui lui appartient, mais outre ce témoignage, comment il conçoit la manière pour l'analyste de mener sa pratique d'analyste. Sinon il ne viendrait pas soutenir sa position dans tous les lieux où ça se travaille, il ne revendiquerait pas avec cette passion sa place entre Freud, Lacan et les autres pour faire valoir la justesse de sa démarche.

Autrement dit, il y a tout avantage à tirer enseignement de cette théorisation qui lui permet l'analyse de ses rêves d'analysant, pour enrichir notre écoute d'un tel point de vue, et donc la rendre plus mobile et ouverte, d'abord parce qu'elle est autre... Simplement, il s'agit non d'un pur savoir-

1 A la manière par exemple de Derrida, celui de *Le facteur de vérité* au moins.

faire qui ne permettrait un travail d'analyse personnelle qu'à en provenir. Il s'agit bel et bien d'une *théorisation*, sans doute au plus près de la pratique d'analysant dans le meilleur des cas, mais qui *informe* le travail d'analyse de ses formations de l'inconscient au delà de leurs « données », avec ce qui aura été lu ou entendu d'autres, y compris à être ré-élaboré pour son compte. L'analysant n'est en effet jamais seul : en cure, il travaille dans le transfert à un Analyste, ce qui ne nécessite alors aucun recours à une théorie, voire peut gagner à l'éviter. Mais au delà du terme de la cure, sauf autres « tranches » comme le recommandait Freud, l'analyse se poursuit sans ce référent nominal, en recourant à de multiples dispositifs comme les « groupes de travail » avec d'autres ou à l'écriture qui ne s'accomplit que de trouver au moins un lecteur. Or, ce qui spécifie cette analyse continuée au delà du terme, c'est justement cette dimension « théorique » de l'analyse, dont peut se justifier la qualification de « didactique » bien que le terme soit passablement lourd. A condition de l'entendre non comme une doctrine aussi prestigieuse soit-elle qui viendrait se plaquer sur la pratique, non comme un système de pensée qui vaudrait d'emblée comme universel, mais comme une « fantasmatisation » de l'un ou l'autre qui s'efforce de trouver les moyens de porter sa singularité au delà de son « cas », de faire entendre sinon partager à quelques autres la façon dont chacun peut rendre compte de son parcours. En ce sens il n'y a pas, en toute rigueur de Théorie psychanalytique, valant corpus de savoir universel. Il n'y a que des fantasmes plus ou moins « traversés » dans une analyse toujours relancée et dont le sujet passé à l'analyste peut chercher à produire des « effets théoriques », à savoir déborder leur pure singularité vers un horizon d'universalité, bien heureux si quelque chose de son expérience ainsi reformulée peut avoir une vertu d'exemplarité pour quelques uns qui s'en inspirent à l'occasion. C'est pourquoi je soutiendrai contre R. Abibon qu'un Lacan dans ses séminaires, bien que ne racontant pas ses rêves et ne parlant pas de son moi privé, était bien un *analysant* ne cessant de se mettre en *je*, élevant son parcours fantasmatique incessamment renouvelé au rang de « théorie », à savoir pouvant faire exemple à condition de ne pas être imitée. Que ceux qui en accueillent « l'effet théorique » la prennent comme un corpus de savoir tombé de la voix de son maître, voire même que le séminariste en question y contribue de son narcissisme plus ou moins mégalomane, cela n'empêche pas d'autres de considérer que sa « théorisation analytique » comme celle de tout autre, explicitement ou pas, ne trouve sa source que dans le fantasme de chacun tout en fournissant le moyen de sa construction et de sa traversée et en la fondant en « vérité » qui s'efforce d'être transmissible : à ceux qui n'en restent pas sidérés d'en faire un usage inventif pour leur propre compte sans pour autant en dénier la dette.

3- Que le sujet en place d'analyste pour un autre ne se dérobe pas à sa tâche d'analysant continué, soit. Mais en quoi cette production de signification « perso » rend elle compte de l'opérativité de l'analyste auprès de ses analysants ?

Il y a certes une certaine réponse de R. Abibon : entre les deux, débordant leur symétrie de co-analysants, il y a *Ça*, La structure, l'Oedipe, et le joker phallique qui relance la machine signifiante. Ce quasi savoir universel ne vaut certes pas comme ce qui doit se transmettre comme tel. Il est sans contenu à proprement parler, sorte de vérité formelle qui ne fait que donner ses repères aux parcours singuliers de chacun (chacun ses vérités associatives, ses signifiants et ses signifiés : sa *construction* du fantasme donnant corps à sa réalité, son dedans-dehors) il dessine plutôt en creux (selon ce que théorise la topologie du trou : découpage de la rondelle, théorie de la dimension...) la possibilité du sens, à savoir ce qui rend opératoire la production de signification par le jeu phallique, la détermination signifiante propre à chaque un... C'est ce qui est censé « faire pont » entre l'analyste et l'analysant s'interprétant chacun de son côté : ils ont *en commun* de s'interpréter, de produire de la signification, de sortir du *délire* (stricte logique du signifiant) par la mise en oeuvre de la signification (phallique nécessairement). Et au delà de leurs trajets singuliers, ils auraient tous des parcours réglés par les *mêmes* exigences de La structure du langage (que

j'appellerais quant à moi d'un néologisme verbal: le « langager »).

Or, en tant que dire, ce « commun » ne peut qu'être soutenu par *l'un* qui se retrouve à son insu maître du jeu, d'être « en avance »: l'analyste aurait ainsi le *privilege* d'apercevoir ce débordement possible du particulier *vers* l'universel, son effet théorique d'exemplarité, de mesurer au delà de la relativité de la signification pour chacun, le « sens » qui oriente cette construction pour tous.

Ce n'est pas faux « objectivement »: le parcours de « l'analyste » précède en effet celui de son analysant tout en se poursuivant par diverses voies qui ne vont pas comme on l'a vu sans production d'effets théoriques dont le *sujet* vise à se ressaisir comme parlêtre auprès d'au moins quelques autres qui l'entendent (auditeurs de séminaires ou conférences, collègues au travail de groupe, lecteur potentiels d'écrits...). Mais cela concerne toujours l'analysant *en l'analyste*, ses manières de traiter ses résistances à l'écoute de l'autre, de les contrer ou de les renforcer. Cela ne nous fait pas approcher de ce qui opère *pratiquement* dans la cure, de ce qui non seulement *n'empêche pas* l'analysant de s'analyser mais le *convoque* à s'analyser, et singulièrement l'autorise à conclure pour son compte sa traversée du fantasme, à pouvoir dire « *c'est mon dire, qui effectivement m'engendre comme sujet* », laissant tomber là « son » analyste.

La pointe de l'opération analytique, se situe donc là : *quand l'analyste en viendrait à « se faire laisser tomber »*. Ce qui n'est à la mesure d'aucun *sujet* analysant, fût-il toujours au travail de son analyse, sauf à ce qu'il joue un jeu masochiste mais dont on sait qu'il en est d'autant plus le maître, ou pire, qu'il s'identifie mélancoliquement à l'astre noir sur lequel s'écraserait la terre de l'analysant. Au delà des effets « récurrents » de son analyse continuée, et en deçà de ses théorisations faisant appel à l'entente de quelques uns où il se récupère comme sujet d'un dire, il y a une « zone grise » où ne sont en jeu ni les sujets « *parlant de soi* » ni un « *ça fait le pont entre eux* » du fait de quelques repères structuraux» que l'un peut *avancer*. Problème strictement *pratique* pourtant, son énigme même, car c'est de là que se décide le retournement du sujet.

On ne sort pas de cette aporie, sauf à prendre en compte le *Désir de l'analyste* en tant que distincts de l'analyste comme *sujet désirant*, et *l'Acte analytique* pour autant qu'il échappe à son *action*. Non pas certes pour mythifier ces deux signifiants lacaniens obscurs ou problématiques s'il en est, en faire usage de signifiants maîtres dont la seule profération inspirerait le respect sacré: mais y repérer *des occurrences du réel dans la pratique même*. Dans l'acte analytique en effet, le sujet *n'y est pas*, qui à ce moment a quelque chose de « fou ». L'acte analytique nomme ces temps improbables de *ponctuation* où le sujet analysant qui se fait tenant de la « position » analyste (agent du discours), réitérant le temps inaugural de sa passe à l'analyste, s'oublie comme sujet parlant, comme parlêtre, ce qui revient peut-être à se « *réaliser* » (au sens non de se comprendre, mais de se faire réel, s'accomplir) comme pur sujet du signifiant, tel que représentant un signifiant (celui de l'analyste supposé savoir?) pour un autre signifiant (celui de l'analysant, à venir, comme nom à se faire), sujet « *désétrifié* » réduit à son *aphanisis*, à l'événement de son effacement, dont ne reste que la marque (objet à comme semblant de signification) qui l'accomplice. A ce point « d'inconscience », le sujet désirant ne saurait justement advenir, quel que soit son effort analysant. Temps inouï où il s'évanouit comme sujet parlant, où il n'y est pas, où il déconne, où il bute sur sa non maîtrise, où il n'est plus le supposé supposé savoir, y compris savoir-faire l'analyste. On pourrait aussi bien le dire alors « *pur analysant* » suivant à la lettre la règle fondamentale de ne plus se tenir pour tenu de soutenir son discours, ce que nul parlêtre ne saurait réussir. Il n'est plus question ici de signification mais de réel hors sens, dont le sujet tenant lieu d'analyste peut témoigner *après coup* quand il tente de s'y retrouver, par exemple comme d'un embarras civilisant après coup l'horreur de son acte.

« Passage de l'acte »¹ au plus près du passage à l'acte, mais marqué du « manquement » propre à l'acte, d'être non maîtrisé par le signifiant phallique à tout faire, quoique pour autant comme acte *manqué* ne perdant pas de vue le phallus (pas de x non phi de x) c'est-à-dire la castration dont le *pas-au-delà* est à entendre dans son équivocité. Ce point de passage, moins pont que hiatus, vaut comme éclipse de Dieu, du sujet supposé savoir comme du Je supposé jouir (les deux versions de Dieu), ce dont seulement l'autre analysant, comme sujet parlant peut (re)naître, sommé qu'il est de répondre de cette pure absence « d'Autre » à ce qu'il aura dit; ou plutôt de ce qui précèderait l'opposition absence/présence telle que mise en oeuvre par le *for/da...* C'est du fait de cette *coupure qui ne se recoupe pas* dont l'acte analytique est ici le nom, que cet autre peut répondre à son tour, répondre de son dire, à se hâter pour venir à son pas de sortie avec celui qui ne l'aura devancé qu'en théorie.

La reconnaissance analysante de la relativité des positions « théoriques » en rapport avec les voies singulières de chacun suffit-elle à égaliser les différences dans l'indifférence à laquelle renvoie la stricte hétérogénéité des dires: chacun son fantasme comme on dit « chacun ses problèmes » ou chacun sa langue ou chacun son point de vue? Non. la pluralité des élaborations singulières de collègues est certes précieuse en ce qu'elle permet à l'écoute de chacun de « flotter » au sens de n'être pas arrimé au seul poteau de ses préjugés et d'être un référentiel mobile au dire de l'analysant. Mais ce qui compte en dernière instance dans *l'opération analytique*, ce n'est pas la signification particulière du parcours de chaque analyste supposé, c'est à partir de celui-ci, ce à quoi chaque analyse l'a amené à son terme: d'y repérer ce qui lui échappe, ce qui ne se laisse pas traduire d'une langue (histoire, analyse) dans l'autre mais qui reste *intraductible* de l'une à l'autre et qui ne peut se ramener ni à ce que dit l'un ni à ce que dit l'autre mais situe, par devers la vérité universelle du ça de la structure telle qu'on peut l'hypostasier, le réel du « langager » comme tel, l'impossible d'une langue fondamentale, originaire ou même promise: la structure qu'on se représenterait comme *La* ne figure pas même à l'horizon, ou alors un *horizon sous les pieds*.

Il s'agit donc de revenir en effet à la pratique, donc d'abord à la tâche analysante dont ne saurait s'exonérer nul supposé « analysé », mais aussi à ce qui opère en analyse quand le supposé analyste est situé de telle sorte qu'il *se passe* quelque chose entre l'un et l'autre²: il ne suffit pas que l'analyste *ne l'empêche pas*, car alors la voie de l'auto-analyse serait bien plus courte et opérante, mais qu'il se prête à une opération qui *autorise* l'autre à advenir comme sujet. Or ce n'est pas par un « don » (de théorie, de modèle, etc...) mais par un retrait, celui du supposé sujet analyste. Il n'y a pas de « sujet analyste », car c'est comme analysant qu'il est sujet. Mais ce n'est pas dire qu'il n'y a que de l'analysant: *il y a l'acte analytique* qui seul situe ce qui opère de l'analyste à l'analysant. Le « *pont* » est paradoxalement une faille, un lien de séparation. Il ne s'agit pas du tout du silence de mort évoqué plus haut ni d'un quelconque parti pris de se dérober (comble du maître), mais de traverser cet instant de folie où se mobilise le réel de l'inconscient du sujet tenant lieu d'analyste, et présentifiant hors représentation la faille dans le savoir. Ce dont l'analysant peut s'aviser pourachever son fantasme et réaliser sa division de sujet entre les énoncés dont il aura textualisé son parcours et les énonciations dont l'écart le font sortir de l'écrin du fantasme.

—L'acte analytique, dont je tiens pour décisive la prise en compte même et surtout si elle est rare et imprévisible (sauf à le constituer en système, en « théorie de l'acte analytique » qu'il s'agirait d'appliquer), nomme ce moment de vide subjectif où l'autre est comme sujet *appelé*, d'être seul à pouvoir répondre de l'inexistence de l'Autre, réduit à la pure altérité de l'autre. Il

1 Formule du séminaire *L'acte analytique*, chapitre 14, qui est peut-être un hapax, ce qui ne le disqualifie pas, au contraire.

2 En toute rigueur, il faudrait dire: « d'un autre à l'autre », car à ce temps de déssubjectivation où est possible une permutation des places supposées, comme un quasi délire à deux, il n'y a nul un-dividu qui tienne.

n'est pas identique à la castration phallique dont R. Abibon fait son antienne: il fait *pas-au-delà*, à comprendre comme *moment* de conclure, pas comme une « position » ou une « place » qui se représenterait dans l'espace, aussi sophistiqué topologiquement soit-il. Et il est à mettre en rapport avec cet autre signifiant « fou », le Désir de l'analyste, désir de la différence absolue, qui n'est en rien le désir de l'analysant continué qui en est le tenant lieu dans l'institution de la cure et qui a lui la consistance d'un désir d'être ou de faire l'analyste: il en est plutôt la coupure, l'interruption, laps de temps où rien ne s'analyse pour lui, où ça passe à son insu, comme dans un *délire* qui le surprend à l'instar d'un rêve s'imposant au réveil, quoique le dit analyste soit en principe assez prévenu de par son parcours d'analysant ayant mené sa cure jusqu'à un certain terme, pour s'en aviser après coup et ne pas en éviter les conséquences...

Lire la trilogie onirique de Richard Abibon m'aura procuré la même fascination que contempler le fameux tryptique de Jérôme Bosch, *Le jardin des délices*. Le troisième volet n'hésite pas à explorer l'enfer de l'analyste: son analyse même, son en-faire analysant. Avec une audace unique en son genre, car celle de Freud restait très en deçà, il ose exposer son atelier, tenu secret par la tradition, le sortir de sa clandestinité à contre courant d'une pudibonderie ambiante. Ce qui ne manque pas de vertus: rappeler que le dit analyste est d'abord et toujours un analysant, pas un analysé; que les cures prennent les analysants là où ils sont et les conduisent là où ils peuvent; que la dimension de l'imaginaire trop souvent méprisée est essentielle à mettre en oeuvre, les figurations déconcertantes des rêves méritant d'être élevées au rang de fictions de vérité dont tout un chacun se tient hors du gouffre; que la psychanalyse n'a de fin qu'à disposer à (re)commencer enfin...

Briseur de « tabous », intransigeant avec la liberté de l'autre et soucieux de ne pas « prendre parti », il serait un peu le libéral-libertaire de la psychanalyse. Il m'aura révélé que j'étais plutôt franc tireur et partisan, franc tireur comme lui des parti-pris dogmatiques, mais partisan pas comme lui de « commun(e)ôtés » d'analystes au travail où le réel de l'impossible à produire justement du comme-un, vient faire lien de séparation.

Mais un différend, ça n'empêche pas de s'aimer férolement comme deux vrais frères...

Post scriptum:

On aura peut-être noté que, quand il est fait référence dans le texte ci-dessus à l'ouvrage de R. Abibon, c'est sous le titre « *Ma scène primitive* », alors que l'édition définitive s'intitule finalement « *Scène primitive* ». Entre les épreuves du livre encore sous presse et la *reliure* qui l'abandonnera au public, un « *ma* » sera tombé dans « les dessous ». Au delà d'une interprétation en termes de (auto)castration qui désarrime le « *mât* » pénien de l'imaginaire du bateau symbolique du phallus, cet effacement subreptic de la particularité de « *soi* » au profit d'une indétermination argumentaire¹ est superbement symptomatique de certaines questions que nous avons soulevées. En particulier, ce qui se présentait d'abord comme *vérité du fantasme* d'un analysant et qui « *lui appartient* », se retrouve quand le temps est venu de la *sortie du livre*, *fantasme de la vérité* susceptible de trouver d'autres arguments²... Quoiqu'il en soit de la portée « théorique » d'un tel

1 Au double sens: 1) d'autoriser à argumenter la démarche, à la soutenir comme théoriquement valable au delà du cas qui l'aura « personnellement » mis en oeuvre; 2)- de réécrire la formule $F(m)$, (=Fonction *fantasme de scène primitive* ayant trouvé son « argument » de vérité dans le « *ma* » particulier qui l'individualise) en $F(x)$ c'est-à-dire l'ouvrant par la variable à une déclinaison généralisable voire universalisable.

2 Là encore au double sens: 1)- de trouver un *autre argumentaire* que « c'est vrai puisque ça m'est venu, à moi dont il est certain que la conviction ne dépend pas d'une supposition chez l'autre »; 2)- de faire transmission à d'autres qui pourraient se faire sujets à leur tour d'un tel dire lâché en ' »liberté » dans l'aire de la pensée analytique...

lâchage de « moi », il est remarquable que ce retournement se soit avéré le 12 Octobre, à la faveur d'une présentation pour la sortie officielle du livre, devant un public qui l'a pertinemment remarqué et sans qui ça serait passé inaperçu. On peut dès lors se demander si cet « événement » ne fut pas là une occurrence ironique de ce que je proposai plus haut sous le terme d'Acte analytique...

Pierre Boismenu. Le 13 septembre 2011

